

Je suis Maria de Lourdes Pintasilgo et je suis à une étape de ma vie où je me considère, à la fois, acteur social et politicienne "free lancer". J'avoue que tout ce que je fais depuis 20 ans est "free lancer", dans le sens qu'aucune institution ne m'a servi d'appui. Je reconnais cette situation comme le prix qu'une femme de ma génération doit payer pour avoir osé être 'autre' dans le domaine public façonné jusqu'à nos jours par les hommes.

p.15

Mário Ruivo:

Je vois que Maria de Lourdes a été tentée, d'ailleurs, d'intervenir plusieurs fois, et j'essayerais même de dire aux gents de, au lieu d'être très respectueux et de procéder comme si on était dans un congrès formel, d'avoir, peut-être, une dialectique de temps en temps pour interférer même avec celui qui est en train de communiquer. Et je vous demande maintenant, Maria de Lourdes, de présenter votre réaction, en face de ce qui a dit Edgar et Federico.

Maria de Lourdes Pintasilgo:

C'était un plaisir, comme toujours, d'entendre Edgar Morin sur sa pensée. Depuis que j'ai commencé à l'étudier il m'a tellement influencée que tout ce que je fais et que je pense, j'essaie de le penser en termes de complexité, de science des systèmes, dans une véritable fuite à l'égard de la causalité immédiate et simplificatrice.

J'ai à ce moment une question, qui suit celle de Federico mais sans l'envolée poétique qu'il lui a donnée: Nous avons, dans les gouvernements nationaux (nous pensons à l'hémisphère nord, auquel nous appartenons), des hommes, quelques femmes, généralement des gens qui sont assez qualifiés, parfois très qualifiés. Pourtant, il y a chez eux une incapacité totale de faire face à la réalité en tant que réalité complexe où les questions sont enchevêtrées. Le véritable savoir devait passer avant tout dans leurs décisions – et ce n'est pas ainsi. J'ai même l'impression que pour les dirigeants politiques le 20ème siècle se trouve entre parenthèses. Ils semblent tombés en parachute directement du 19ème ! Ce qui est vraiment l'acquis scientifique, (dont vous êtes, Edgar Morin, un des plus grands porte-parole) est tout à fait absent de l'exercice de la politique aujourd'hui.

Je ne prends qu'un exemple: Vous parlez de l'homme et de l'humanité non pas comme une réalité abstraite mais de l'homme-et-de-la-survie-de-l'humanité. Vous dites ainsi qu'il n'y a de pensée que contextualisée. Ce contexte est évident et nous achemine, en grande partie, vers de grands changements dans la planète. Il y aura, peut-être, quelque chose qui émerge de cette humanité; mais cette humanité-là est en danger réel. Or dès que nous nous mettons à parler de questions concernant la biosphère, l'atmosphère et, bien sûr, l'interface continue de la noosphère avec l'une et l'autre, les hommes politiques disent: "mais

c'est de l'idéalisme, tout ça !", ou alors, comme je les ai entendu dire, pas seulement dans mon pays mais même en France, "Ah, oui, ces gens-là c'est ce qui reste de Mai 68". Ces hommes politiques exercent leurs fonctions sans une compréhension réelle de l'état actuel de la biosphère, de l'atmosphère, du milieu où nous vivons. Or ce problème-là est celui dont, en réalité, nous avons besoin d'un savoir tout à fait autre. En particulier, ça nous conduit directement (nous conduirait, si on savait le faire et si on en était conscient) à une autre économie. Mais très souvent on ne voit pas ce rapport. On pense que l'environnement est une zone *soft* de l'activité politique ; en fait, il s'agit d'une zone vraiment *hard* car, si on ne considère pas les décisions dans le contexte planétaire, on est bien loin de toute théorie politique adéquate à notre temps ; les décisions prises ne peuvent être alors qu'incorrectes.

Ce qui me fait une impression énorme c'est: 1) l'ignorance; 2) la continuité des structures politiques gouvernementales et législatives, qui viennent encore du 19ème siècle, sans aucun progrès. Pourquoi la compartimentation, qui nous vient du passé, et qui rend impossible la solution réelle des problèmes? Par contre, ce qu'on a vu à Seattle (et au moment où je corrige ces lignes, ce qu'on a vu à Porto Alegre), malgré le fait que les manifestations à Seattle étaient contradictoires (les agriculteurs américains demandaient exactement le contraire de ce qu'~~il~~ demandaient les agriculteurs du sud^{est} d'une grande importance. Ce qui compte c'est cette manifestation immense d'organisations si diverses mais conduites par leur désir de 'régler' leurs comptes avec les pouvoirs obscurs qui conduisent le monde. D'ailleurs nous le voyons aussi, par exemple, dans des pays où des populations ne connaissant pas les détails scientifiques, dès le moment où il y a, par exemple, l'essai de faire un 'cimetière de déchets', (ce qui est discutable), immédiatement ils parlent, ils envahissent les routes, etc..Au niveau élémentaire de perception de la complexité du monde, ces gens-là sont capables de dire 'non' - ce que les autres, ayant passé par l'université, parfois par le doctorat et par l'exercice du pouvoir politique, ne sont pas capables de saisir. C'est ça qui m'étonne aujourd'hui et qui me rend, en quelque sorte, désireuse de dire "assez, assez, assez ! essayons autre chose ! ». De l'autre côté, cela me rend aussi vraiment sensible à tout ce qui est, même partiellement, en avant. Pour le faire, il faut saisir les conditions, créer les infra-structures, tout faire pour atteindre la masse critique nécessaire. Hier je parlais avec un homme génial qu'ici, au Portugal, pratiquement personne ne connaît. C'est un ingénieur qui a été mon chef quand j'étais une toute jeune ingénieur dans la recherche de la plus grande entreprise portugaise de l'époque. Il disait : "vous savez, vous avez oublié quelque chose que j'ai aussi oublié : c'est au moment où l'on a une idée nouvelle qu'il faut faire en sorte que cette idée nouvelle retentisse, retentisse". C'est peut-être parce qu'on a pas su créer ce 'climat de retentissement' que beaucoup de personnes n'ont pas appris 'la simplicité de la complexité' et ne savent pas comment faire. Je me demande si l'on ne rencontrerait pas par ce sentier les prophètes d'aujourd'hui....

Il reste que la grande question est l'immense ignorance. J'étais hier dans la faculté de médecine de Lisbonne, où il y avait un colloque d'un jour, avec plusieurs interventions. Juste avant moi il y avait un monsieur très illustre et considéré un intellectuel dans la place publique portugaise, qui en plus se considère de gauche, et qui disait: "D'un côté, il y a l'Homme - l'Homme dont la philosophie nous parle - , et, de l'autre côté, il y a les autres questions, de l'environnement, des sciences de la bio-éthique, etc. Il ne faut pas mélanger les deux. Ça n'a rien à voir. » Je n'en revenais pas. J'ai parlé tout de suite après lui et j'ai dit: « Je vais vous dire tout juste le contraire de ce que vous venez d'entendre. » Mais à quoi a-t-il servi mon agacement ? Que faire pour vaincre ce simulacre de savoir, cet héritage d'une manière de penser qui n'est même pas la spécialisation ?

Quand j'étais étudiante, on me disait souvent: "Ah, faire des études d'ingénieur, ça ne vous amène à rien, ça sert seulement d'appui à la culture générale qu'il vous faut acquérir par ailleurs". Ma génération qui se rencontrait souvent, à l'époque, dans des séminaires ou camps de travail dans différents pays européens, se disait: "Si l'on va suffisamment à fond dans son propre domaine, on retrouve le magma fondamental, on retrouve l'endroit où tout se fond, où tout se croise, où tout s'enchevêtre, (nous ne savions pas encore dire le mot ⁷ complexité, mais les idées des corrélations développées par les grands physiciens nous y amenaient déjà...). L'expérience de la vie nous a montré que l'on peut remonter depuis ce magma profond vers un nouveau domaine par une autre voie; - quelle splendeur ! vraiment, tout est là, dans ce magma fondamental qu'on a touché une fois dans la vie !

Je pense qu'aujourd'hui nous avons d'autres outils, et vous, Edgar Morin, vous nous en avez donné suffisamment pendant toute votre vie et dans votre œuvre.

p. 22

Mário Ruivo:

Je voudrais vous demander si vous désirez réagir tout de suite ou, au contraire, [attendre] pour voir l'ensemble, parce que, comme nous cherchons une pensée, disons, complexe et transversale, le mieux c'est d'avoir, d'une part, les interventions qui n'étaient pas prévues (je donne la parole à Maria de Lourdes) et, ensuite, d'approfondir quelques sujets(?) qui sont complémentaires, pour vous permettre aussi de répondre d'une façon [plus complète].

Maria de Lourdes Pintasilgo:

Je voudrais ajouter aux questions de Roberto deux ou trois points.

Le premier point est le constat que, parmi les institutions structurantes de la société, celle qui n'a pas subi de changement radical pendant le siècle dernier est l'école. En grande partie, comme on vient de voir dans différents pays, parce que l'effort des ministres de l'éducation s'est concentré sur des aspects tout à fait parcellaires du phénomène

- de l'éducation (les curricula, les horaires, etc.). Cela a, naturellement, provoqué des résistances énormes, soit à l'intérieur de l'école, soit parmi les parents, les élèves, etc. C'est parce que la question de l'éducation a toujours été envisagée de façon fragmentée qu'elle n'a pas eu de solution.

Le deuxième point est, à mon avis, le plus important. À cause de cette fragmentation de la connaissance nous n'avons pas été capables d'établir un lien de complexité entre l'éducation et le travail. C'est ainsi que nous ne pourrions pas résoudre le problème du travail pour tous si nous ne sommes pas capables de briser la séquence *éducation-emploi-retraite*. Si nous brisons cette séquence, si, en fait, nous 'mélangeons' les 'temps' dans une optique de complexité, si nous faisons en sorte que l'Etat et les institutions de la société se déplacent selon et les aspirations et capacités des individus et les besoins-clé de la société, nous arriverons dans un premier temps à un autre concept, pas seulement d'emploi mais de travail, d'activité. Probablement nous arriverons dans un deuxième temps à un autre concept d'éducation qui ne sera plus un simple aménagement; mais quelque chose de différent. L'école ne change plus, me semble-t-il, par des aménagements concernant quatre murs et 40 élèves devant un maître. Si on amène la question de la complexité avec nous à un endroit, qui peut-être sous un arbre quelque part en Afrique, on peut faire de l'éducation avec un minimum de ressources matérielles. De même il est de plus en plus nécessaire d'apprendre à un groupe à établir des liens entre ce qui, auparavant, ou même encore aujourd'hui, nous appelions des disciplines; c'est à dire, que quelqu'un est capable de faire une analyse d'un texte littéraire, ayant à côté quelqu'un qui travaille sur des équations mathématiques ou sur des fonctions, et encore quelqu'un qui travaille sur la structure d'une phrase musicale. S'il y a parmi ces maîtres quelqu'un qui est capable de faire le lien entre tout ça, à travers l'histoire par exemple, je crois qu'on arrivera à quelque chose de tout à fait différent, qui n'a rien à voir avec l'école fragmentée, segmentée, etc.

Mes questions sur ces deux points reviennent à nous demander : d'abord, pourrions-nous casser la séquence traditionnelle et, en la cassant, ne serons-nous pas en train d'arriver à une autre type de savoir? Deuxièmement, pouvons-nous concevoir que déjà, à l'intérieur même de l'éducation de base, se fasse ce déplacement continu entre différents savoirs, en arrivant ainsi aux concepts élaborés dans l'excellent livre publiée par l'UNESCO qui s'appelle exactement "Entre Savoirs"?

p.37

António Alçada Baptista:

Quand on parle de la joie j'aime faire remarquer une chose. Il y a un livre – "La Science du bonheur", - de Francesco et Luca Cavalli-Sforza – (un père philosophe et un fils biologiste) qui ont défendu, comme hypothèse, que la joie est un gène. Alors, d'un



autre côté, je sens qu'il existe seulement une joie évidente dans l'Afrique sud-saharienne, et dans les pays où il y a de l'esclavage de noirs: le Brésil et le sud des Etats Unis. Ça me fait penser comme étant une évidence que si Kierkegaard était né à Bahia, il n'aurait pas écrit "Le désespoir humain" et si Jorge Amado était né au Danemark il n'aurait pas écrit "Les vieux marins". Pour moi, la joie est absolument nécessaire mais cette chose d'avoir un composant génétique dans la joie, ça me fait réfléchir.

Maria de Lourdes Pintasilgo:

Je vais enchaîner dans ce qu'a dit António. Je ne ferai qu'un petit commentaire. Je ne connais pas le Brésil comme lui, j'ai découvert le Brésil très tard dans ma vie. Là, j'ai rencontré un phénomène pour moi unique, face à ce que je connais du monde, qui a quelque chose à voir avec l'insistance d'Edgar sur les éléments émotion, d'eros, etc. Au Brésil, toute échange intellectuelle est une fête. On s'amuse, on se 'marre', vraiment. Il y a, réciproquement, un autre phénomène unique: une émotion, une affection, une amitié, un sourire, sont, en eux-mêmes, porteurs d'un savoir, d'une connaissance dont on ne sait pas encore les contours, mais qui nous amènent ailleurs. Cette interpénétration de l'émotionnel et du rationnel (ou de l'intellectuel, comme vous voudrez) soulève en moi un grand point d'interrogation... comment y arriver et comment l'interpréter ?.

Un deuxième commentaire se rapporte à ce qu'a dit Edgar tout à l'heure (on parlait de l'école, mais, pour moi, ceci est pareil). C'est la fragmentation actuelle du contexte dans lequel nous vivons; tous les contextes de pensée, de publicité. Par exemple, quand je vais au Japon, comme je ne connais rien de la langue japonaise, c'est très beau de voir les affiches dans les quartiers très commerciaux. C'est vraiment une folie de couleurs; surtout la nuit, c'est formidable. Mais, dans notre Europe, ce qu'on voit c'est de la pollution visuelle terrible ... Quand j'ai vu, à Paris, l'exposition « Van Gogh à Paris », je me suis dit: "Mais, comme c'était beau". Paris est toujours beau, mais, c'était autre chose. Je me dis qu'il y a dans cette fragmentation continue, un appel à l'effort de ne pas lire (c'est à dire, on regarde et on ne lit pas), ou, autrement dit, un appel à maintenir ce que l'on pourrait appeler 'un regard flottant'... Pour arriver, d'abord, à l'attention dont parlait Simone Weil dans les années avant sa mort, et, à partir de cette attention, apprendre les choses par cœur. Dans la société où vous êtes nous considérons que nous vivons dans une patrie de poètes. Mais, paradoxalement, j'y trouve ~~des~~ ¹⁴⁴ générations actuelles, ~~de~~ ⁵ jeunes de 25 à 35 ans, qui aiment lire, mais qui sont incapables de dire un poème par cœur. Cette forme d'appropriation du réel ne fait plus partie de leur respiration psychique et intellectuelle. Comment bâtir sur cette absence une approche à la complexité qui ne se nourrit pas uniquement de sous-systèmes rationnels mais aussi de sous-systèmes qui relèvent du symbolique et qui permet alors ce mariage dont vous parliez tout à l'heure ?.

H dans les 10 J's

p. 41

Helena Vaz da Silva:

(...) Je vais maintenant donner la parole à Maria de Lourdes, pour le temps qu'elle jugera juste, ici nous n'avons pas de chronomètre, et après tout le monde entrera dans le débat, dans la mesure du possible, très rapidement. Après la pause, à la deuxième session après le déjeuner, nous aurons Émile Sourana et Raïsa, qui vont intervenir aussi comme animatrices. À la troisième et dernière session, nous aurons Federico et Jean-Louis Lemoigne qui seront les animateurs de cette dernière session. J'espère que nous ferons un effort pour converger vers des réponses concrètes et vers, aussi, une internationale de l'action concrète. Voilà. Pour l'après-midi, nous aurons avec nous Guilherme de Oliveira Martins, notre ministre d'hier, qui va être le modérateur pour l'après-midi. Et voilà. Maria de Lourdes, si vous voulez bien.

Maria de Lourdes Pintasilgo:

Volontiers, sauf que je ne sais pas faire une intervention comme vous m'aviez indiqué, avec des repères de pensée. La session d'hier a été une session de mise en place d'un certain nombre de concepts ce qui me libère de la tâche de faire une intervention systématique. Ce que je vais faire, par contre, c'est seulement soulever des questions. Elles découlent toutes de mon expérience et de mes essais de faire face à des problèmes en termes de complexité. Avant de vous livrer ce que j'ai à dire, j'aimerais, une fois de plus, remercier Edgar Morin. Je n'oublierai jamais la première fois qu'António m'a amenée chez vous à Honfleur - je vous vois encore commençant votre grande somme, debout, face à une fenêtre, avec ces champs magnifiques de Normandie devant vous. Je me disais que c'est ça le génie. ... Je garde cette image quand je vous vois ici avec António. C'était en 76, peut-être ... C'était un temps où mon pays vivait plongé dans la complexité, mais il n'y avait pas de sujets qui puissent en être conscients. C'est pourquoi ils vivaient les événements comme des fragments qu'ils analysaient (que nous analysions) comme étant tout à fait séparés. Vous êtes entrés dans nos vies à un moment clé de notre devenir collectif.

Pour moi, c'est très important la question que vous énoncez au cœur de la complexité comme 'la circularité du réel'. Cette circularité m'a beaucoup aidé à passer d'un domaine à l'autre, à entrer, parfois, dans des domaines qui n'étaient pas le mien au point de départ de ma formation.. Cette conviction qu'il y a une circularité du réel m'a inspiré beaucoup (je n'ose pas dire que je l'ai utilisé, parce que dans les temps qui courent "utiliser" sonne trop "économique"!). Cependant j'y ai trouvé un certain nombre de problèmes et une certaine question que j'énonce ainsi : **comment, dans le cadre de cette circularité, peut-on déterminer 'le point d'entrée'?** Et ceci sans pour autant utiliser des points d'entrée comme le résultat d'une

série de causalités traditionnelles. J'ai dû travailler entre 1992 et 96 sur la question de la croissance de la population mondiale en posant la question de l'impératif d'une véritable qualité de vie pour tous.

J'avais avec mes collègues le besoin de trouver ce point d'entrée - comment entrer dans un sujet qui, en quelque sorte, avait été formulée de façon trop simpliste. Nous avions le devoir de conceptualiser le problème autrement, en donnant aux êtres humains à venir la possibilité de vivre une vie digne. Or nous avons vérifié que c'était l'accouplement de ces deux termes 'population' et 'qualité de vie' qui allait permettre de faire face à la complexité du problème de la croissance de la population. Comment comment faire en sorte que le point d'entrée ne s'échappe pas vers le raisonnement linéaire auquel nous sommes habitués?

J'ai une deuxième question que j'ai déjà touché un peu hier, mais je veux la préciser davantage. La complexité, par définition, se situe bien au-delà de la séparation, de l'information fragmentée sur les êtres humains, les choses, les événements. Or, si l'on regarde certains mouvements de pensée des derniers 15 ou 20 ans, la complexité semble aller dans le sens opposé à la tendance dominante - celle des constructions post-modernes, de la fragmentation qui est inhérente au post-modernisme. Je me trouve alors un peu à bout d'arguments.

Comment la complexité fait-elle face à cette déconstruction?

Serait-elle à trouver dans, par exemple, ce que votre collègue (et je pense ami), Touraine dit: "Il faut recomposer le monde", en ajoutant qu'il faut le faire avec les outils conceptuels qu'Edgar Morin nous a donné? Cette recomposition comment se fait-elle? Un exemple: il y a quelques années, 2 ou 3 ans, je faisais partie d'un jury de doctorat à la faculté des sciences politiques et économiques de l'Université de Genève. C'était une étude sur les femmes dans le Parlement Européen. Dans cette thèse il y avait un travail sur un questionnaire qui avait été envoyé aux femmes députées au Parlement Européen et auquel la plupart avaient répondu, qui avait des éléments très intéressants. Chaque fois que j'essayais de voir quelle était la position de la personne qui ~~contenait~~ la thèse je ne la trouvais pas! Au moment de la soutenance de la thèse, j'ai essayé, chaque fois, avec un collègue d'économie, de poser la question: "mais qu'est-ce que vous voulez, vraiment?". Et l'auteur de la thèse répondait: "Je ne veux rien. Je veux seulement montrer ce que j'ai trouvé". Cette déconstruction, cet éloignement du sujet par rapport à l'objet, a été, pour moi, l'exemple le plus flagrant de la déconstruction. Comment peut-on approcher les problèmes en termes de complexité là où il y a cette méthode, cette façon de penser et de regarder les choses?

Ceci n'est pas sans rapport avec une question qui est un peu mineure que l'on trouve en amont de la complexité - on essaie de travailler sur les interfaces: l'interdisciplinaire, l'intersectoriel, l'interdépartemental. On essaie de le faire dans le contexte, par exemple, de gouvernement, de structure gouvernementale. À nouveau un exemple pris dans mes activités: j'ai essayé une structure de gouvernement qui était ~~inter~~interdépartemental, et/ constituée par des

interfaces de plusieurs zones de connaissance et d'action. Je voulais seulement trouver quelque chose de plus efficace et de plus logique. Ceci, évidemment, a créé un grand bruit parce que c'était l'opposé de la "féodalité" traditionnelle ... La difficulté la plus grande que j'ai trouvée dans cette approche c'était la presque totale incompréhension à l'égard d'interfaces d'un ensemble de quatre ou cinq aspects différents - les critiques réduisaient l'interface à l'affrontement de deux dimensions; cette tendance était d'autant plus nette que l'on vivait sous l'emprise du raisonnement en termes d'opposition binaire (il y manquait beaucoup pour appeler cette pensée de dialectique.). Voilà donc ma troisième question: comment travailler sur des interfaces en termes de complexité? **Comment travailler sur des interfaces qui sont, nécessairement, à plusieurs dimensions?** Et comment se conjugue cela avec ce que j'ai demandé au début, sur la question de la découverte du point d'entrée dans cette circularité du réel?

Une autre question en découle. La complexité, telle que vous la développez dans votre œuvre, exige des passerelles continues entre les savoirs, en faisant parler la physique, la biologie, les mathématiques, etc.. Se promener d'un savoir à l'autre, ça est une chose qui m'est très chère. J'appartiens à une génération d'étudiants qui, dans mon école d'ingénieurs, avaient la chance de passer beaucoup de temps à essayer de voir si telle théorie physique disait quelque chose sur l'organisation de la société, si tel théorie des ensembles ou des équations mathématiques disaient quelque chose sur Dieu. Nous avons toujours un doute, celui de savoir si le mode analogique était un mode correct de penser les questions fondamentales. Par la suite les ordinateurs sont apparus et le mode analogique est devenu, en effet, un mode plus possible qu'il ne l'était à cette époque-là. Quand je pense aux passerelles entre les savoirs, ma question est celle-ci: **jusqu'où doit-on aller dans chaque savoir pour que la passerelle fonctionne?** Je me rappelle que dans le fameux livre où Heisenberg raconte son histoire face à la physique atomique (et en quelque sorte justifie pourquoi il est resté en Allemagne pendant que les autres partaient), il dit: "Il n'y a pas de savoir sans corrélations; on ne connaît que dans les corrélations". Ce que j'appelle les passerelles entre les savoirs sont justement ces corrélations. Il y a un niveau de corrélation qui est tout à fait superficiel (« telle chose est semblable à telle autre »), mais c'est à un autre niveau que vous situez, évidemment, la complexité.. Et vous le dites, (c'est l'évidence même, bien sûr), "que personne ne peut aspirer à établir des corrélations sur tout", parce qu'il lui faudrait un savoir encyclopédique qui n'a plus de sens.

Là se situe pour moi un autre problème, ou, peut-être, une autre manière de formuler le même problème: **Quelle est la limite des corrélations possibles entre les éléments qui y entrent?** Ceci est très important dans un exemple qui correspond à un point très, très concret concernant les nouvelles conditions du travail. Actuellement, nous disons que pour qu'il y ait du travail, pour qu'il y ait une activité pour tous, nous avons besoin de qualifications transférables c'est à

dire, de ces passerelles-là justement, ou au moins d'un noyau de corrélations qui puissent être conduites d'un endroit à l'autre. Et ça m'amène à poser la question des limites de l'interdisciplinaire. Vous voyez, je reviens sans cesse sur la même question, mais cette fois avec cette précision sur les qualifications transférables dans la formation et dans l'exercice du travail.

J'étais très contente la première fois où je vous ai lu, quand vous dites que tout concept renvoie non seulement à l'objet mais aussi au sujet. Pour l'ancienne étudiante de physique que je suis, je ne peux pas oublier Schrödinger qui nous a bien montré que le sujet est toujours présent dans l'observation de l'objet. Ce qui veut dire qu'il n'y a pas de neutralité, même là où l'on tend à penser qu'il s'agit du domaine de la pure objectivité. On a beau dire que nous sommes à la fin de l'idéologie, etc., nous savons que ce n'est pas vrai. **Comment 'libérer' alors l'observateur, le sujet, de son idéologie ?** Je pense à l'incapacité de mettre, aujourd'hui, en question le système économique, tel qu'il est : un système économique hégémonique et déshumanisant. Alors, comment libérer le sujet qui observe l'objet, comment le libérer de son idéologie ? Son idéologie a une portée économique. Il est né là-dedans, il est entraîné en cela beaucoup plus que ceux qui croyaient aux dogmes du comité central du parti communiste, beaucoup plus intensément que ceux-là, parce qu'il n'en est pas conscient.

Une autre question. Vous dites, dans la réunion de Montpellier, à un certain moment : "La grande coupure entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme refuse à la fois la réalité physique des sciences de l'homme, et la réalité humaine, disons, sociale, des sciences de la nature". Cette affirmation est d'une importance extrême dans l'interprétation des comportements humains et dans les études sur l'environnement.. Or, ce que nous vérifions à ce moment, en tout cas dans mon pays, dans certaines sciences de l'homme, en particulier dans les sciences de l'éducation, c'est l'effort d'acquérir un statut scientifique en utilisant le langage et les méthodes, surtout le langage, des sciences exactes. Or, très souvent, c'est un usage trop simplificateur, utilisant un mimétisme exécrable parce que ce qui est essentiel dans les sciences de la nature est la possibilité de la rendre intelligible et 'simple'. Il y avait un professeur de physique à l'université qui, après avoir entendu et regardé une longue démonstration avec des équations sur le tableau, disait à l'étudiant : "Très bien, maintenant nettoyez. Vous avez très bien développé les équations, vous avez très bien démontré tout ça, mais maintenant, quelle est la réalité dont vous parlez ? Qu'est-ce que cela voulait dire ?" Je crois que, sans le savoir, il était déjà dans votre ligne. Or, au lieu de prendre ce chemin, les sciences humaines sont, pour la plupart, à une époque où elles essayent de se donner un statut scientifique, avec des mots compliqués, avec des notions qui viennent d'ailleurs. (On utilise l'entropie, par exemple, sans savoir du tout de quoi il s'agit.) Cette remarque m'amène à poser la question : **Où est la frontière de cette possibilité de parler un autre langage à**

18

l'intérieur des sciences physiques et à l'intérieur des sciences humaines?

Finalement, une question très pratique et un peu latéral ^{Je} mais qui a aussi des assises sur la pratique actuelle que j'observe, par exemple, dans la Commission Européenne. On a fait une transposition du concept de "réseau" vers le monde sociologique. C'est presque une mode de parler de réseaux. Quand vous allez à la Commission Européenne, vous voyez que tout le monde parle de réseaux. Et c'est quoi les réseaux de la Commission Européenne? Ce sont des anciens groupes de travail qui ont été baptisés réseaux!

Nous parlons de la complexité en tant qu'ensemble de systèmes, en tant que compréhension de ces systèmes et de leur interdépendance. Dans la théorie des systèmes, dans la recherche opérationnelle, les réseaux sont des modèles essentiels et très précis. Alors, ma question est très simple: **quelles conditions établir pour que les réseaux correspondent, en fait, à la complexité?**

Helena Vaz da Silva:

Merci, Ana. Alors, [ce sera le tour de] Maria de Lourdes, et, après, Edgar, pour terminer.

Maria de Lourdes Pintasilgo:

Une première remarque. Je pense qu'il ne faut pas dire "ou bien ceci ou bien cela", mais "et ... et ...". Ce qui peut soutenir et appuyer les voies alternatives dont vous parlez vient aussi du système, et du mode de pensée dans lequel nous vivons. Il y a quelques années, l'indien Rajni Kothari ^{Je} fondateur du Centre d'Etudes pour le Développement à Delhi ^{Je} écrivait ceci : "nous sommes à une époque où il ne suffit pas de construire seulement des alternatives ponctuelles. Si les alternatives ponctuelles n'atteignent pas la masse critique, l'ensemble ne changera pas." C'est là le drame de la pensée alternative : il faut qu'elle soit partagée par un nombre suffisant de gens pour qu'elle gagne droit de cité.

Ma deuxième remarque concerne ce qu'Mário a dit ^{H sur} sa 'foi' dans le rôle dans les organisations non gouvernementales.

[intervention de Mário:] Ce n'est pas une question de foi; elles seraient un instrument.

[réponse de Maria de Lourdes:] Un instrument, oui, oui. Mais cela suppose la conviction que ça pourrait être différent, dynamique. Pendant la décennie de 90 ¹² bien avant Seattle ont eu lieu les grandes conférences des Nations Unies à Rio de Janeiro, au Caire, etc. Nous avons eu plus de 1500 organisations non gouvernementales qui étaient présentes. Qu'est-ce que cela veut dire? Sans doute – je suis bien d'accord avec vous – ce foisonnement représente un phénomène nouveau. Mais la plupart des organisations non gouvernementales se forment à l'image du pouvoir établi. Jusqu'à présent nous n'avons pas été capables de définir, de façon correcte, ce qui est cette entité d'organisation non gouvernementale. En particulier dans le cadre de la Commission Européenne, vous trouvez bien souvent des gens qui n'ont jamais bougé le petit doigt dans la société civile et qui soudainement représentent des ONG qui n'ont pas d'impact dans la

vie sociale de leur pays. On connaît leur vie, on sait comment ça s'est développé. Il nous faut, de toute urgence, une enquête sur le rôle des organisations non gouvernementales comme éléments stratégiques, par rapport aux alternatives et à la démocratie.

Mais, pour moi, la remarque la plus importante dans tout cela c'est celle que Federico a faite et qui revient aussi dans ce que Mário a dit. C'est le phénomène si répandu dans la classe politique de 'l'occultation'. Je trouve cette idée dans deux lignes d'un poème d'une femme portugaise, Ana Hatherly quand elle écrit : "La distraction est une forme supérieure d'occultation". Traduisons : les dirigeants politiques sont incroyablement distraits. Un exemple : Federico a été bien gentil au sujet du rapport de la Commission sur la Population et la Qualité de Vie, que j'ai présidé. Eh bien, je te dis, Federico: je l'ai envoyé à tous les ministres et à la plupart des secrétaires d'état, aux leaders des groupes politiques au Parlement. Je les ai envoyé à tout le monde. J'ai reçu de tous une petite carte (quelle politesse, n'est-ce pas) qui disait: "Avec ses compliments, le ministre X vous remercie du livre de la commission que vous avez présidé ». Pas un mot, dans ce pays, sur le contenu, à l'exception du Président de l'Assemblée de la République. Cela veut dire à mes yeux, vraiment, que les dirigeants sont 'distracts' par rapport à la pensée, même si on leur fait connaître ce qui se passe. Tout ce qui apparaît comme pensée, comme solution possible, ils ne s'y intéressent pas. Ils ne croient qu'à leur propre vision, ou au chargé de mission dans leur cabinet. Ça, pour eux, c'est la vérité; et on sait à quoi cela conduit.... Peut-être est-ce à cause de cette "distraction" qu'ils ont pu rester longtemps au pouvoir. Ce n'est qu'après l'avoir quitté qu'ils ont des idées merveilleuses. Dans notre pays, un homme remarquable, un grand homme politique, me disait toujours "mais Maria de Lourdes, vous êtes tellement impatiente; la démocratie est là. Qu'est-ce que vous voulez? Les gens ont toujours été pauvres; ça va lentement, lentement; peut-être la nouvelle génération". Soudainement, maintenant qu'il n'est plus au pouvoir, il est tout indigné avec la pauvreté et la misère !

N'y restons pas là, essayons de voir ce que l'on peut faire. J'aimerais te demander, Federico: quel est le mécanisme qui tu as saisi pour comprendre pourquoi les dirigeants n'honorent pas, au moins, leurs engagements politiques pris au niveau international? Pourquoi? Pourquoi en 95 plus de 120 chefs de gouvernement et d'état ont signé : "la personne humaine est au centre du développement" et, après ils ont fait le contraire de tout ça, dans toutes les réunions, dans tous les sommets. Pourquoi? Quel est le mécanisme qui les empêche d'agir? Et quel serait le mécanisme qui les conduirait à agir selon leurs engagements ?

p. 79

Guilherme de Oliveira Martins:

inverse. Ce n'est pas une application, comme on disait tout à l'heure, mais c'est une façon de penser et de saisir les problèmes, dans leur immense complexité. Une révolution dans la pensée, en somme.

J'ai senti la confirmation, pendant cette session, de cette pensée et de l'importance de trouver, dans la circularité du réel, le point d'entrée comportant chaque moment, qui n'est pas aujourd'hui ce qu'il était il y a 20 ans, ni il y a 10 ans, ni il y a 5 ans, et ne le sera pas, sûrement, demain ou après-demain.

Fundação Cuidar o Futuro